

D'une méprise à l'autre

Une séparation d'Ashgar Farhadi, Iran, 2010, 123 min

Marie-Hélène Mello

Volume 30, numéro 1, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mello, M.-H. (2012). Compte rendu de [D'une méprise à l'autre / *Une séparation* d'Ashgar Farhadi, Iran, 2010, 123 min]. *Ciné-Bulles*, 30(1), 10–11.

D'une méprise à l'autre



Photos: Habib Macjidi

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Un homme et une femme sont assis côte à côte dans une étroite pièce close. À tour de rôle, ils exposent à un juge le conflit qui met en péril leur mariage. Passé maître dans l'art de la manipulation, Ashgar Farhadi inscrit abruptement son cinquième film sous le signe du drame psychologique sur le divorce. Ou plutôt sur le « non-divorce », car c'est bien là le sujet du litige. Simin, jeune femme émancipée, veut quitter l'Iran; son mari Nader tient à rester pour s'occuper de son père malade. Elle croit que vivre à l'étranger est la seule façon d'offrir un avenir meilleur à leur fille Termeh et demande le divorce; il refuse de le lui accorder. Chacun part habiter de son côté, même si la requête est inadmissible aux yeux de la loi.

C'est ainsi que Farhadi brouille déjà un peu les cartes : sa prémisse, annonciatrice de l'histoire assez classique et réaliste du divorce d'un couple, « ment ». Et chaque fois qu'il tirera une ficelle, le spectre d'**Une séparation** s'élargira considérablement, à un point tel qu'il sera impossible de décider si l'on assiste à une crise familiale, à un portrait sociopolitique de l'Iran, à un

récit policier ou même à une fable morale. Également traversé par d'évidentes influences théâtrales, son long métrage est un peu tout cela.

Le titre du film renvoie bien entendu à la séparation de Simin et Nader qui fait boule de neige, sauf que le récit s'en éloigne vite pour mettre en scène d'autres drames sous-jacents. Lorsque son épouse quitte le foyer, Nader embauche Razieh pour s'occuper de son père, mais la tâche est ardue pour cette femme religieuse, mère d'une petite fille et enceinte de quelques mois. Son mari Hodjat, un chômeur agressif, lui complique encore plus la vie. Quand Nader congédie Razieh, un grave événement survient, Hodjat entreprend des poursuites contre l'ancien patron. Les deux couples dysfonctionnels sont rapidement opposés l'un à l'autre dans une joute verbale épique. Et, toujours en retrait, Termeh souffre de l'absence de sa mère.

Le « non-divorce » sert donc de porte d'entrée pour aborder une multitude de thèmes traités dans le microcosme familial de Simin et Nader. L'objectif de toutes

les scènes — qui se déroulent pour la plupart chez Nader, dans sa voiture et au poste de police — est de convoquer le jugement moral du spectateur. Ce n'est pas un hasard si la séquence initiale positionne la caméra à la place du juge : le couple expose ainsi sa situation directement au spectateur, qui est habilement incité à émettre un premier jugement sans connaître tous les faits. Un peu comme s'il fallait d'emblée choisir le camp de Simin ou celui de Nader.

L'œuvre de Farhadi accomplit aussi l'étonnant tour de force d'obliger le spectateur à constamment réévaluer sa perception des personnages principaux. Qui dit vrai et qui ment pour parvenir à ses fins? Existe-t-il de bonnes raisons de mentir? Presque tout se joue dans les abondants dialogues, où la distinction entre vérité et mensonge est astucieusement brouillée, ce qui sert principalement à rappeler qu'il n'y a rien de vrai ni de faux dans l'absolu; tout est une question de point de vue. Dans **Une séparation**, tous les personnages se révèlent alternativement (ou même simultanément) innocents et coupables.



Les thèmes du film peuvent aussi être lus comme des propos sur la société iranienne actuelle. L'enjeu de l'immigration, présentée comme raison principale de la demande de divorce, en est un exemple, de même que le chômage, la pauvreté, le rôle de la famille, la place de la femme dans la société, le devoir de citoyen, le système juridique et la religion. Inquiète de commettre un péché en donnant le bain au vieillard malade, Razieh appelle une « ligne d'urgence religieuse » pour exposer son dilemme. Malgré quelques éléments intéressants de remise en question, le propos demeure prudent : on ne se prononce jamais directement sur des sujets qui — on le constate depuis plusieurs années — entraînent la censure des films et la condamnation des réalisateurs en Iran. Tout semble encore une fois s'en remettre au jugement du spectateur.

Les personnages paraissent conçus selon un système d'opposition qui permet de révéler différentes classes sociales. Alors qu'ils ont l'air crédibles parce qu'ils sont visiblement imparfaits, ce qui les rend décevants est justement ce côté caricatural

qui lasse. Simin et Nader appartiennent à la classe moyenne : ils sont cultivés et progressistes. En revanche, Razieh et Hodjat proviennent d'une couche sociale plus défavorisée, pratiquante et ancrée dans la tradition. Les deux femmes ne pourraient être plus différentes : l'une est la caricature de la mère libre, avec son regard vif et ses cheveux teints en rouge, et l'autre, le stéréotype de l'épouse dévote, effacée et cachée derrière son tchador. Les adultes du film font bien pâle figure devant la jeune Termeh, patiente observatrice, dont le rôle est manifestement plus nuancé.

D'autres éléments font perdre des plumes à **Une séparation** en cours de route. Bien qu'ils parviennent à montrer diverses facettes d'une même situation, les dialogues provoquent rapidement un effet de saturation. Ils contiennent plusieurs répétitions superflues qui, au lieu de nous tenir en haleine, brisent le rythme. L'amplification recherchée n'opère donc pas tout à fait et l'on s'égare parfois dans un flot de paroles. Quand elle suit de près chaque individu, la caméra se soumet presque toujours à la même technique, à une va-

riation d'éclairage près, soit le tressaillement constant pour évoquer la nervosité ou le trouble intérieur. Des procédés très répétitifs qui font regretter le manque de surprises du film... jusqu'à la comparaison finale — véritable pied de nez aux attentes du spectateur, rappelant que Farhadi demeure un manipulateur hors pair. (Sortie prévue : 24 février 2012) ■



Iran / 2010 / 123 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Ashgar Farhadi IMAGE Mahmood Kalari MUS. Sattar Oraki MONT. Hayedeh Safiyari et Mohammad Reza INT. Peyman Moaadi, Leila Hatami, Sareh Bayat, Shahab Hosseini, Sarina Farhadi DIST. Métropole Films